



MARY BALOGH

Celui qui me comblera

LA SAGA DES WESTCOTT

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES  PASSIONS

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, elle a publié son premier livre en 1985, aussitôt couronné par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

Celui qui me comblera

Aux Éditions J'ai lu

**CES DEMOISELLES
DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca
N° 8599
- 2 – Inoubliable amour
N° 8755
- 3 – Un instant de pure magie
N° 9185
- 4 – Au mépris des convenances
N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

- 1 – Le temps du mariage
N° 9311
- 2 – Le temps de la séduction
N° 9389
- 3 – Le temps de l'amour
N° 9423
- 4 – Le temps du désir
N° 9530
- 5 – Le temps du secret
N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

- 1 – Un mariage en blanc
N° 10428
- 2 – Rêve éveillé
N° 10603
- 3 – Fausses fiançailles
N° 10620
- 4 – L'amour ou la guerre
N° 10778
- 5 – L'inconnu de la forêt
N° 10878
- 6 – Le mystérieux duc de Bewcastle
N° 10875

LE CLUB DES SURVIVANTS

- 1 – Une demande en mariage
N° 11019
- 2 – Un mariage surprise
N° 11152
- 3 – L'échappée belle
N° 11196
- 4 – Rien qu'un enchantement
N° 11310
- 5 – Rien qu'une promesse
N° 11482
- 6 – Rien qu'un baiser
N° 11565
- 7 – Rien que l'amour
N° 11675

LA SAGA DES WESTCOTT

- 1 – Celui qui m'aimera
N° 12315

- 2 – Celui qui m'embrassa
N° 12430
- 3 – Celui qui m'épousera
N° 12717
- 4 – Celui qui me désirera
N° 13001
- 5 – La valse de Noël
N° 13100
- 6 – Celui qui me respectera
N° 13158
- 7 – Celui qui me charmera
N° 13267
- 8 – Celui qui me chérira
N° 13722

Duel d'espions

N° 4373

Le banni

N° 4944

Passion secrète

N° 6011

Une nuit pour s'aimer

N° 10159

Le bel été de Lauren

N° 10169

La maîtresse cachée

N° 10924

Stratagème amoureux

N° 11298

Un bijou si précieux

N° 11762

La perle cachée

N° 11788

La magie de Noël

N° 12807

Une partie de campagne

N° 13220

Le petit défaut de lady Rotherham

N° 13222

La lady au parapluie noir

N° 13270

La dernière valse

N° 13313

Le double pari

N° 13400

L'ange blond et l'ange noir

N° 13473

Miss catastrophe

N° 13545

L'épouse de lord Carew

N° 13650

La fulgurante ascension de Miss

Downes

N° 13805

Quand Arabella s'entête

N° 13879

MARY
BALOGH

LA SAGA DES WESTCOTT - 9

Celui qui
me comblera

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

SOMEONE PERFECT

Éditeur original

By arrangement with Maria Carvainis Agency, Inc.
First published in the United States by Berkley,
an imprint of Penguin Random House LLC.

© Mary Balogh, 2021

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2024

1

En Angleterre, été ne rimait pas avec splendides journées s'enchaînant sans discontinuer et, cette année particulièrement, celles-ci semblaient encore plus rares que de coutume. Aussi crut-on au miracle lorsque l'aube annonça, pour la deuxième fois d'affilée, un temps radieux.

En ce milieu d'après-midi, le ciel était d'un bleu intense, sans l'ombre d'un nuage. Grâce à une brise légère, l'air était chaud sans être accablant, les feuilles frémissaient dans les arbres et l'onde se ridait délicatement. Le long de la rivière, après la pluie abondante, l'herbe était verte et touffue, parsemée de pâquerettes, de boutons-d'or et de trèfles. Des oiseaux gazouillaient dans les frondaisons, invisibles ou presque. Un peu partout bourdonnaient et bruissaient des insectes.

Tant de vie. Tant de beauté.

Lady Estelle Lamarr, qui se promenait au bord de la rivière, s'arrêta pour s'imprégner de la perfection du moment, de cette nature à la fois simple et foisonnante. Même le vieux pont de pierre avec son arche unique, un peu plus loin, semblait appartenir au paysage, tel un nid d'oiseau, une

fourmilière ou un barrage de castors, sans que la main de l'homme y soit pour quelque chose. Rien n'égalait la beauté de la campagne anglaise un jour d'été. Elle avait tant de chance de vivre ici.

La veille, elle s'était agacée de devoir rester à la maison par une si belle journée, son oncle, sa tante et sa cousine étant sur le départ après un séjour de trois semaines à Elm Court. Même si tante Jane avait parlé de prendre la route à 8 heures au plus tard, ce n'était qu'à 15 heures passées que leur voiture avait disparu au bout de l'allée et, avec elle, toute possibilité de profiter du beau temps.

D'abord, oncle Charles s'était attardé à la table du petit déjeuner, comme s'il avait toute la journée devant lui, en grande conversation avec Bertrand, le frère jumeau d'Estelle. Puis Ellen, leur cousine, avait décidé qu'elle devait absolument écrire un mot à son fiancé pour lui expliquer que leur retour serait retardé parce que sa mère voulait s'arrêter chez des amis en route et que ceux-ci les inviteraient sans doute à passer quelques jours avec eux. La conversation de Charles enfin terminée et la lettre d'Ellen écrite, tante Jane avait espéré un départ en milieu de matinée, mais la visite du pasteur, tout à fait ravi de voir qu'il était arrivé à temps pour donner sa bénédiction aux voyageurs, avait contrecarré ce projet.

Le révérend John Mott, un homme des plus pieux, était un ami de longue date de tante Jane. À la demande de celle-ci, la bénédiction s'était transformée en prières et lecture de la Bible dans le salon, suivies d'une longue discussion lancée par tante Jane à propos de la décadence morale de la

nation, en particulier de la jeunesse insouciante. Midi approchant à grands pas, Estelle avait invité le pasteur à se joindre à eux pour un déjeuner léger, que la cuisinière, sans aucun doute, était déjà en train de préparer à la hâte, pour six personnes au lieu des deux prévues.

La table débarrassée et deux tasses de café plus tard, la conversation avait bifurqué sur l'avenir incertain de la monarchie, le roi George IV étant constamment malade et n'ayant pas d'héritier. Les ducs de la famille royale avaient certes eu beaucoup d'enfants, mais malheureusement jamais légitimes, ce qui, aux yeux de tante Jane, était scandaleux.

La voiture avait été amenée pour 15 heures, et ses passagers étaient montés à bord à 15 h 15. Remerciements de dernière minute, salutations, recommandations diverses avaient été échangés par la fenêtre avec tante Jane avant que, enfin, la voiture s'ébranle. Il était 15 h 30.

— Dommage, c'était une belle journée d'été, avait dit Estelle en se tournant vers son frère.

Mais le sourire, dans son regard, indiquait qu'elle plaisantait, car elle avait beaucoup d'affection pour son oncle et sa tante et avait trouvé cette journée très agréable.

— C'était pour la bonne cause, avait répondu Bertrand. Ils vont nous manquer. Et des belles journées à passer dehors, il y en aura d'autres.

Et cela n'avait pas manqué. Le lendemain, contre toute attente, le soleil brillait.

En quittant la maison, Estelle avait eu l'intention d'aller à pied jusqu'à Prospect Hall, pour rendre visite à Maria Wiley. Mais à présent la

chaleur l'en dissuadait presque. Une fois le pont franchi, il restait encore presque deux kilomètres jusqu'au manoir, et elle avait déjà beaucoup marché. Elle baissa les yeux sur les fleurs des champs, à ses pieds, et se pencha pour passer la main dans l'herbe. Elle était sèche et délicieusement fraîche au toucher. Renonçant à aller plus loin, elle s'assit au bord de la rivière, arrangea ses jupes autour d'elle et ferma les bras autour de ses genoux repliés.

Tante Jane aurait été horrifiée par une posture aussi peu élégante, surtout ici, ou n'importe qui aurait pu la voir. Cette pensée dessina un tendre sourire sur les lèvres d'Estelle. Tante Jane et oncle Charles les avaient élevés, elle et son frère. Leur mère avait perdu la vie dans un accident tragique avant leur premier anniversaire. Leur père, ravagé par le chagrin et la culpabilité – il était convaincu d'être responsable de la mort de sa femme –, avait pour ainsi dire disparu de leur vie, à l'exception de trop brèves visites, deux ou trois fois par an. Il avait acquis une triste réputation de débauché, mais cela, ils ne l'avaient appris que bien plus tard.

Aujourd'hui, il faisait de nouveau partie de leur vie, depuis huit ans. Estelle l'aimait de tout son cœur, mais cela ne changeait rien au fait que, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ils avaient passé leurs années les plus formatrices avec tante Jane, la sœur aînée de leur mère, et oncle Charles, aux côtés d'Oliver et d'Ellen, leurs cousins un peu plus âgés.

Ils avaient reçu une éducation sévère, dont les quatre piliers étaient devoir, droiture morale, discipline et piété. Mais ils avaient aussi reçu beaucoup

d'amour. Pourtant, au fond d'eux-mêmes, ils avaient toujours ressenti un grand vide. En partie parce que leur mère était morte, mais surtout à cause de l'absence de leur père. Ils l'avaient désespérément attendu, l'avaient guetté depuis les fenêtres du grenier d'Elm Court, le manoir où ils avaient passé la majeure partie de leur enfance et où ils vivaient de nouveau aujourd'hui. Et malgré cela, à chacune de ses visites, ils étaient restés distants, figés dans l'éternel espoir qu'il les prendrait dans ses bras et leur ouvrirait son cœur. Qu'il manifesterait quelque chose, ferait le premier pas. *Qu'il resterait.*

Après son départ, généralement plus tôt que prévu, ils le détestaient, pleuraient – oui, Bertrand avait pleuré lui aussi – et décidaient de l'oublier, de l'effacer de leur vie. Cela, bien sûr, jusqu'à ce qu'ils remontent au grenier pour guetter son retour, impatients de le revoir.

Estelle secoua la tête. Elle n'avait aucune envie de se replonger dans ces souvenirs, surtout aujourd'hui. Aujourd'hui, elle voulait simplement profiter du beau temps. Demain, il y aurait peut-être des nuages, des rafales de vent, il ferait froid et il pleuvrait de nouveau. Trois jours de beau temps à la suite, c'était trop espérer cette année. Aujourd'hui, elle était libre de faire ce que bon lui semblait. Elle avait apprécié la présence de son oncle, de sa tante et de sa cousine Ellen, mais comme toujours elle s'était sentie bridée par leur présence. Il lui semblait qu'elle devait avoir en permanence un comportement irréprochable et écouter, obéissante, les sermons quasi quotidiens... mais non, elle était injuste, il ne s'agissait pas de *sermons*.

Tante Jane l'aimait, exigeait le meilleur pour elle, et exigeait d'elle le meilleur. Elle lui donnait des *conseils*, désormais, et souvent, ils étaient judicieux.

Sa tante n'approuvait pas qu'Estelle vive seule, ou presque, à Elm Court. Bertrand y habitait aussi, et ils avaient toujours été très proches, bien qu'ils ne fussent pas de vrais jumeaux. De l'avis de tante Jane, Estelle aurait dû avoir une dame de compagnie à ses côtés, telle celle de lady Maria Wiley à Prospect Hall. Quelqu'un d'aussi bien élevé, mais de moins jeune. Une dizaine d'années de plus qu'elle aurait été l'idéal. Qu'Estelle n'en ait pas lui paraissait presque scandaleux. Tante Jane ne comprenait pas pourquoi la marquise ne l'exigeait pas. Cette dernière était la belle-mère d'Estelle depuis huit ans, la seconde épouse de son père, le marquis de Dorchester.

Estelle ne voulait pas de compagnie. Pas de celle d'une femme, en tout cas. Elle avait Bertrand, et cela lui suffisait. Pendant quelques années, juste avant le mariage de leur père avec Viola Kingsley, et juste après, ils avaient vécu à Redcliffe Court, dans le Northamptonshire, où ils s'étaient installés après que leur père avait hérité du titre et du domaine. Mais ils étaient revenus à Elm Court deux ans auparavant, rien que tous les deux, supportant mal la vie mondaine dans laquelle ils avaient été plongés, avec beaucoup de succès à vrai dire, et même un peu de plaisir, jusqu'à ce que cela ne les amuse plus.

Ils avaient déjà plus de vingt ans à l'époque, un âge auquel Estelle au moins aurait dû être mariée, selon les codes en vigueur dans leur milieu. Parmi les bons partis rencontrés, plusieurs lui avaient

plu, mais pas au point de se marier. Ce qu'elle voulait, c'était *se trouver* – ainsi décrivait-elle son état d'esprit, à défaut d'une expression plus précise. Et, bien sûr, Bertrand ressentait la même chose. Leurs esprits convergeaient si souvent pour ce qui était important.

Ils étaient donc revenus vivre à Elm Court. Pas pour devenir ermites, loin de là. Rien que cette année, par exemple, ils avaient passé quelques semaines à Londres, puis s'étaient rendus au manoir de Hinsford, dans le Hampshire, pour fêter le trentième anniversaire de Harry Westcott, le fils de leur belle-mère. Contre toute attente, la grande réunion de famille s'était transformée en réception de mariage pour Harry et Lydia Tavernor.

Ils avaient passé de très bons moments, tant Estelle que son frère, mais ils étaient rentrés à Elm Court bien avant la fin de la saison. Estelle se demandait parfois s'ils vieilliraient ensemble, tous les deux, s'ils deviendraient pour tout le monde « ces jumeaux bizarres et excentriques ». Mais la vie réservait toujours des surprises, et il était impossible de prédire l'avenir. Elle ne voulait même pas essayer.

Assise au soleil, elle goûta sa chaleur. À vrai dire... il faisait presque trop chaud, et la rivière devenait tentante. Pauvre tante Jane, elle en aurait eu des palpitations. Mais elle n'était pas là, n'est-ce pas ? Et Estelle ne voyait personne dans les environs. D'ailleurs, c'était une des raisons pour lesquelles elle aimait marcher le long de la rivière, dans la partie nord du domaine. Personne ne venait jamais par ici. Le pont, si solide et charmant soit-il, ne servait presque plus maintenant.

La route principale avait été élargie, sa chaussée refaite, et les voyageurs préféraient l'emprunter plutôt que de suivre le chemin étroit et peu carrossable qui passait par le pont. La plupart des gens préféraient le confort et la commodité à un itinéraire pittoresque.

Résister à la tentation était inutile, finit par décider Estelle, peut-être parce qu'elle ne se sentait pas d'humeur à lutter. Elle ôta ses ballerines, les posa soigneusement à côté d'elle, retira ses bas et les glissa dans ses chaussures pour qu'ils ne s'envolent pas dans la brise, remonta ses jupes au-dessus de ses genoux, en les pliant soigneusement pour conserver un brin de décence, et plongea timidement les pieds dans l'eau. Sa fraîcheur lui arracha un petit cri, mais elle baissa les jambes un peu plus, remua les orteils et découvrit qu'ils s'y faisaient très vite. Et Dieu que c'était délicieux !

Elle battit des pieds, rit lorsque quelques éclaboussures dessinèrent des taches sombres sur sa robe et en mouillèrent à coup sûr les épaisseurs. Une goutte atterrit sur son nez. Elle l'essuya et sécha sa main sur ses jupes. Puis, de nouveau concentrée sur la nature qui l'entourait et sur ce qu'elle ressentait, elle se sentit gagnée par le calme et la sérénité. Car elle faisait partie de cet endroit, l'habitait de tout son être. Il n'y avait pas elle et le paysage, elle *était* le paysage, tout comme les oiseaux, les insectes, l'herbe et les pâquerettes, et ce papillon qui voletait au-dessus d'un bouquet de fleurs de trèfle. Ça, songea-t-elle, c'était le contentement. Le bonheur, même. Seulement ça. Elle regretta que Bertrand ne l'ait pas accompagnée.

Son chapeau lui protégeait la tête du soleil. Le bord jetait de l'ombre sur ses yeux et empêchait son nez de devenir rouge et brillant – Bertrand se serait moqué d'elle, et sa bonne aurait eu une moue désapprobatrice. Mais, pour quelques minutes au moins, elle voulait sentir la lumière et la chaleur caresser son visage. D'un coup sec, elle tira sur les rubans, sous son menton, et ôta son chapeau. Une de ses épingles à cheveux se prit dans le bord en paille, et tandis qu'elle bataillait pour la libérer, une longue mèche de cheveux tomba sur son épaule. Flûte ! Mais elle l'avait cherché. Posant son chapeau sur l'herbe, elle retira le reste de ses épingles et passa les doigts dans ses cheveux, dans l'espoir d'obtenir quelque chose qui ressemblerait à un lissage. C'était peine perdue, elle le savait, sans brosse... Mais quelle importance ? Elle avait déjà décidé qu'elle ne rendrait pas visite à son amie.

Une irrésistible sensation de liberté s'empara d'elle et répandit sa délicieuse exubérance dans tout son être. Elle battit des pieds dans l'eau, en veillant cette fois à ne pas se mouiller, puis, les mains dans l'herbe derrière elle, offrit son visage au soleil et ferma les yeux.

Le bonheur absolu.

Soudain, elle perçut un halètement, un souffle qui n'était pas le sien, bientôt suivi de grognements menaçants. Quand la bête aboya, elle ouvrit les yeux et redressa la tête, juste à temps pour voir un énorme molosse se ruer vers elle en montrant les dents, la bave aux babines. Si Estelle n'avait pas été paralysée par la peur, elle se serait jetée dans la rivière. Au lieu de quoi elle se redressa

d'un bond, mit les mains devant son visage, doigts écartés, et hurla. Après coup, il lui sembla qu'elle avait crié quelque chose de stupide comme « gentil toutou ». Non, pas « toutou », quand même, soupira-t-elle intérieurement.

— Au pied, Major !

La voix venait de quelque part derrière elle. Masculine, dure, elle avait aboyé l'ordre, et s'avéra efficace. Le chien s'arrêta net à quelques mètres d'Estelle, la regarda en grognant, tête penchée sur le côté, une oreille pendante, l'autre de guingois, les bajoues frémissantes, la truffe humant l'air, deux yeux noirs n'exprimant que fureur et destruction, puis fit demi-tour et s'éloigna en trotinant en direction de la voix.

Estelle inspira et souffla profondément, peut-être pour la première fois depuis qu'elle avait entendu le halètement. Elle se retourna, sortant les pieds de l'eau par la même occasion, ramena ses jambes sous elle et rabattit ses jupes par-dessus. Mais, pour la décence, il était un peu tard.

Personne ne venait jamais ici. Enfin, *presque* jamais.

Un cheval massif se tenait là, monté par un homme tout aussi massif, du moins fut-ce l'impression qu'en eut Estelle, de son point de vue, assise dans l'herbe. Seigneur, ses cheveux partaient dans tous les sens, sa robe était mouillée et collait à ses jambes nues. Lui, en revanche, était en tenue de cavalier impeccable. C'était un homme brun, large d'épaules et de torse, aux cuisses puissantes. Il semblait d'humeur assez sombre, mais peut-être cette impression était-elle due à son haut-de-forme, dont le bord baissé sur

son front assombrissait largement son visage. Son saint-hubert à tête noire et pelage feu le fixait en haletant, comme s'il attendait l'ordre d'attaquer et de tuer.

L'homme retenait sa monture tout en dévisageant Estelle en silence. Il ne s'excusa pas. Ne demanda pas si elle était blessée. Ne la salua pas. Ou si peu. Tout juste porta-t-il l'extrémité de sa cravache au bord de son chapeau en inclinant imperceptiblement la tête, avant de poursuivre son chemin en direction du pont, qu'il traversa pour disparaître ensuite dans les bois, de l'autre côté de la rivière.

Sans regarder une seule fois dans sa direction.
Ça alors.

Estelle en resta bouche bée, fixant l'endroit où il avait disparu. Elle se rendit compte soudain qu'elle tremblait. Son cœur battait à tout rompre, cognait dans sa poitrine, résonnait dans ses oreilles. Elle avait des fourmis dans les mains. Ses dents claquaient, mais certainement pas de froid, même si ses jupes étaient indéniablement mouillées et désagréables sur ses jambes. Avec ses cheveux défaits, elle devait avoir l'air d'une folle. Elle se sentait idiote et humiliée, même si cet homme était un inconnu qu'elle ne reverrait sans doute jamais. Mais elle était aussi indignée, troublée. Et très en colère, pour tout dire. Comment osait-il lâcher cette bête féroce dans un endroit où elle pouvait attaquer un promeneur solitaire et sans défense – ou quelqu'un qui tremperait ses pieds dans l'eau – et le mettre en pièces ?

Son cœur battit plus fort encore si cela était possible et, l'espace d'un instant, elle crut s'évanouir.

Comment avait-il osé ne pas mettre pied à terre pour se précipiter à son secours, se préoccupant de son bien-être comme aurait dû le faire un gentleman ? Pour autant qu'il sache, elle aurait pu, dès qu'il avait eu le dos tourné, perdre connaissance et tomber dans la rivière, se noyer et, telle Ophélie, disparaître à jamais, emportée par le courant. La moindre des choses aurait été qu'il se confonde en excuses pour la frayeur qu'il lui avait causée. Au lieu de quoi, il l'avait fixée en silence et elle s'était sentie responsable de l'incident, comme si c'était elle qui avait contrarié son pauvre chien – avait-elle réellement dit « toutou » ? *Major !* Quelle idée d'appeler son chien Major ?

Dommmage, c'était une belle journée d'été.

L'inconnu avait tout gâché.

En parlerait-elle à Bertrand ? Elle pourrait lui narrer l'incident sur le mode humoristique. Il rirait – après s'être assuré qu'elle allait bien. Mais elle allait faire des cauchemars pendant une semaine, peut-être plus. Peut-être à jamais. Elle avait encore le cœur battant et retenait péniblement des gémissements. Un papillon voletant devant son visage la fit sursauter.

Elle remit ses bas, tenta une nouvelle fois de se recoiffer en passant les doigts dans ses cheveux, sans succès, et se releva. Après avoir renfilé ses ballerines, elle reprit le chemin de la maison, ses épingles à cheveux tintant au creux du chapeau qu'elle tenait par ses rubans.

Tante Jane aurait fait une syncope si elle l'avait vue ainsi. Quoi que... À y repenser, Estelle n'avait jamais vu sa tante s'évanouir pour quoi que ce soit.

Justin Wiley, comte de Brandon, n'était pas de bonne humeur – et c'était un euphémisme. Il n'avait aucune envie d'aller où il allait, n'était pas impatient d'y arriver et se demandait encore s'il ne ferait pas mieux de retourner d'où il venait, même si le voyage avait été long et que la destination approchait. Aussi son énervement était-il monté d'un cran lorsque, pour couronner le tout, un incident était venu troubler son périple, sous la forme d'une femme qu'il avait prise d'abord pour une fille de ferme s'offrant du bon temps au lieu de travailler, avant de constater qu'elle était bien trop élégante pour être autre chose qu'une lady. Mais une lady seule, au milieu de nulle part ? Tignasse brune et frisée cascadeant jusque dans le dos, jupes remontées au-dessus du genou, mollets et pieds nus dans la rivière ?

Le simple fait de la voir l'avait énervé parce que, bien entendu, il avait réagi comme n'importe quel homme en pareilles circonstances, et s'était trouvé submergé par une brusque montée de désir à l'état brut. Cela *après* avoir rappelé Major et regardé la femme essayer de contenir sa terreur tout en se rajustant. Des efforts qui avaient eu l'effet inverse de celui recherché, attirant son attention sur une poitrine palpitante et de fort jolies jambes nues. Sans parler de cette crinière indisciplinée.

L'incident n'avait duré que quelques instants, puis il avait franchi le pont et s'était enfoncé dans les bois, de l'autre côté de la rivière. Mais sa mauvaise humeur s'était encore assombrie, et cela ne lui plaisait pas du tout. Il avait effrayé une femme sans défense – enfin, Major l'avait effrayée, ce qui revenait au même puisque c'était son chien. Et il

s'était comporté de façon inélégante, méprisante, même s'il n'avait pas laissé libre cours à ses instincts les plus bas.

Prospect Hall n'était plus très loin, à environ un kilomètre. Donc, cette jeune femme qui semblait afficher un grand mépris pour les convenances habitait forcément dans les environs. Un détail qui ne jouait pas en sa faveur, or il se sentait déjà suffisamment coupable comme cela sans en rajouter.

Depuis plus d'un an, il était seul responsable de sa sœur. Il était son tuteur, mais avait toujours repoussé le moment d'assumer ses obligations, tout simplement parce qu'elle ne voulait rien avoir à faire avec lui. Il avait respecté son souhait tant qu'elle portait le deuil de sa mère et avait gardé ses distances. Ce faisant, il l'avait peut-être exposée à la mauvaise influence de voisins qui ignoraient tout des bonnes manières. Pourtant, aujourd'hui encore, en route pour assumer enfin ses devoirs, il n'avait guère envie d'arriver au terme de ce voyage, était même tenté d'y couper court.

Bon Dieu, sans doute se connaissaient-elles, cette femme et sa sœur. Demi-sœur, pour être précis. Peut-être même étaient-elles amies. Certes, pour sa respectabilité et sa protection, Maria avait Mlle Vane comme dame de compagnie. Mais il n'avait jamais rencontré Mlle Vane et savait peu de choses d'elle, sinon qu'elle avait été autrefois la gouvernante de Maria. Il avait vraiment manqué à tous ses devoirs, c'était impardonnable. Il était le tuteur officiel de sa sœur depuis le décès de leur père, six ans plus tôt, quand la mère de Maria était encore vivante.

En outre, il venait à l'instant de manquer à ses devoirs de gentleman, songea-t-il en grimaçant. Il ne s'était pas excusé auprès de cette femme pour la frayeur qu'il lui avait causée, ne lui avait pas expliqué que Major était trop bien dressé pour attaquer qui que ce soit sans en avoir reçu l'ordre de son maître – ordre qu'à ce jour le comte de Brandon n'avait jamais donné –, ni que Major était de toute façon un chien bien trop placide pour *avoir envie* d'attaquer qui que ce soit. À coup sûr, il s'était précipité vers cette femme dans l'espoir qu'elle accepterait une léchouille sur le nez en échange d'une caresse sur le ventre. La taille et l'air féroce de Major ne jouaient pas en sa faveur, ses grosses pattes, son museau noir et ses bajoues plissées non plus. Sans parler de ses aboiements gutturaux et sonores, capables de réveiller un mort.

Justin n'était même pas resté assez longtemps pour s'assurer que la femme s'était remise de sa frayeur. Son chien s'était arrêté à deux mètres d'elle, mais qui sait ? Elle était peut-être du genre à s'évanouir pour un rien. Peut-être même était-elle en ce moment allongée, inconsciente, au bord de la rivière, grillée par le soleil.

Bon, n'exagérons rien, c'était fort peu probable.

Mais cet incident et la façon dont il s'était mis dans son tort le contrariaient. Il fallait qu'il se concentre sur les retrouvailles imminentes avec sa sœur. Le domaine était à deux kilomètres tout au plus après le pont, lui avait-on dit au village, traversé vingt minutes auparavant. Trois s'il suivait la route, ce qu'il aurait fait s'il avait voyagé en voiture. Son valet s'était chargé de conduire celle-ci tandis que lui-même prenait le chemin

le plus court. Décision qu'il regrettait à présent. Enfin, bref. Dans moins d'un kilomètre, il y serait.

Maria était la fille que son père avait eue avec sa seconde épouse, aujourd'hui décédée. Elle avait quatorze ans de moins que Justin, et il ne l'avait pas vue depuis douze ans. À l'époque, c'était une enfant de huit ans pâle et maigrichonne, aux fins cheveux blonds et aux grands yeux bleus. Il l'adorait, et c'était réciproque. Mais il était parti du jour au lendemain et avait disparu pendant six ans avant d'hériter du titre, du domaine et de la fortune qui allait avec au décès de son père. Avant de revenir s'installer à Everleigh Park, une de ses premières décisions en tant que comte de Brandon avait été d'envoyer sa belle-mère et sa fille vivre à Prospect Hall. C'était une de ses propriétés les plus petites, mais la maison était un manoir confortable et plaisant au cœur d'un joli parc, tenu par un personnel réduit mais compétent dont la plupart des membres travaillaient là depuis toujours. Justin n'y était jamais venu en personne.

La santé de sa belle-mère s'était détériorée un an ou deux après cela, et les choses étaient allées de mal en pis pendant les années qui avaient suivi. De plus en plus faible, elle avait fini par ne plus jamais sortir de sa chambre, ne bougeant plus, perdant jusqu'à l'usage de la parole. Même avaler lui était presque impossible, c'était du moins ce que lui avaient relaté les missives très factuelles envoyées par Mlle Vane deux fois par mois. Il avait missionné un médecin depuis Londres et embauché des infirmières, toutes munies de recommandations. Chaque fois, elles avaient été renvoyées dans la semaine. Pour finir, Maria s'était occupée

seule de sa mère, et ce jusqu'à la fin. La comtesse s'était éteinte il y avait un peu plus d'un an, et Maria était restée seule avec sa dame de compagnie. Justin demeurerait son tuteur jusqu'à son vingt-cinquième anniversaire ou jusqu'à ce qu'elle se marie – avec sa permission.

Sa sœur habitait donc ici depuis ses quatorze ans, en compagnie d'une mère qui avait été malade pendant trois ou quatre ans, et dont elle avait ensuite porté le deuil pendant un an. Il était facile d'imaginer la triste vie qu'elle avait menée. Pourtant, juste après les funérailles, et de nouveau un an plus tard, elle avait refusé ses injonctions, soigneusement formulées en autant d'invitations, à revenir s'installer à Everleigh Park. La dernière fois, il y avait de cela quelques mois, elle avait dicté sa réponse à Mlle Vane, qui l'avait rédigée de sa petite écriture régulière.

Lady Maria Wiley s'avoue relativement surprise par l'invitation du comte de Brandon à revenir s'installer chez elle. Elle est déjà chez elle. À moins, bien sûr, que monsieur le comte ne décide de revendiquer la propriété de Prospect Hall et n'exige son départ, auquel cas elle fera l'acquisition d'une autre propriété, avec l'héritage reçu de sa mère, et libérera ainsi Monsieur d'une charge, tout en s'évitant tout harcèlement futur.

Il avait lu et relu cette incroyable lettre avec un mélange d'étonnement et d'incrédulité. *Harcèlement* ? Elle le détestait donc à ce point ? De toute évidence, oui.

Se rendait-elle seulement compte, cependant, qu'il restait dépositaire de l'argent laissé par sa mère pour encore cinq ans ? Avait-elle compris qu'il était son tuteur ?

Il s'était cru endurci contre tout ce que l'existence pouvait lui réserver. Après tout, il avait eu de quoi s'entraîner. Mais Maria avait trouvé une petite faille dans son armure. Elle représentait tout ce qui restait de ce à quoi il avait autrefois attaché de l'importance, de ce qu'il avait autrefois aimé.

Il y avait bien longtemps de cela.

Une vie, ou deux.

Un peu plus loin le long du chemin se trouvaient quelques cottages. De l'autre côté, en retrait, s'élevait un imposant manoir en pierre ceint d'un grand parc abondamment fleuri. Prospect Hall, sans doute.

Une nouvelle fois, il envisagea de faire demi-tour, ou simplement de passer son chemin. Être détesté finissait pas user. Mais il était immunisé depuis longtemps contre cette douleur. Aussi dirigea-t-il sa monture vers l'allée gravillonnée qui menait à un portail ouvert et longea le manoir jusqu'aux écuries, à l'arrière.

Dans ses pires cauchemars, Maria s'était-elle attendue qu'il vienne lui-même la chercher pour la ramener à la maison ? Une chose était sûre : elle ne lui avait pas laissé le choix.

2

Le lendemain, il commença à pleuvoir dès le milieu de la matinée, et la pluie continua de tomber dru et sans relâche toute la journée. Mais, si décevant fût-il, un jour de pluie avait aussi son charme. Dans le bureau, sa pièce préférée, assise sur la banquette de la fenêtre, Estelle était adossée à un coussin, les pieds à plat sur le siège rembourré, les genoux repliés. Un livre ouvert était posé contre ses jambes, mais elle ne lisait plus. Elle regardait la pluie cingler les pelouses et les parterres fleuris délimités, au loin, par de grands arbres. Le vent agitait les branches. L'herbe était vert émeraude, un peu haute sans pour autant sembler mal entretenue. C'était ainsi qu'elle la préférait, à vrai dire, juste avant qu'elle soit fauchée, même si elle aimait l'odeur de l'herbe fraîchement coupée.

Elle se tourna vers son frère, négligemment affalé dans le vieux fauteuil en cuir, devant la cheminée, même si le feu n'était pas allumé. Tante Jane aurait froncé les sourcils devant cette posture, pourtant empreinte de la grâce qui le caractérisait. Il était grand et mince, tout comme

elle, même si elle était plus petite et possédait des courbes propres à son sexe. C'était un beau ténébreux bourré de charme, avec un sourire capable de réchauffer tout une pièce. Dans les salons et salles de bal londoniens, elle avait été témoin de l'effet qu'il faisait. Les hommes l'appréciaient instinctivement, et innombrables étaient les femmes de tout âge qui, à sa vue, tombaient en pâmoison. Les plus jeunes tombaient amoureuses de lui instantanément. Sans exagérer. Qu'il soit vicomte Watley, héritier d'un titre de marquis et de la fortune qui allait avec, ajoutait sans aucun doute à son charme, mais n'en constituait qu'une petite partie. C'était son physique qui attirait. Néanmoins, pour autant qu'Estelle ait pu le constater, jamais il ne cherchait à séduire, jamais il ne donnait délibérément de faux espoirs. Il était totalement dépourvu d'orgueil.

Ses longues jambes étaient étendues devant lui, un de ses pieds bottés calé contre la cheminée. Appuyé sur l'accoudoir, il jouait, l'air absent, avec une mèche de ses cheveux, légèrement ébouriffés de ce côté. De l'autre main, il tournait les pages de son livre, dont la lecture l'absorbait depuis plus d'une heure. Il s'agissait, elle le savait, d'une tragédie grecque – en grec. Le texte perdait quelque chose à la traduction, lui avait-il expliqué lorsqu'elle lui avait fait remarquer que dans les rayons de leur bibliothèque se trouvait une version en anglais de la même pièce, dont les spécialistes disaient le plus grand bien.

Il sentit qu'elle l'observait, leva la tête et lui sourit.

— Il pleut toujours ? demanda-t-il.

— La Terre tourne-t-elle encore ? répondit-elle du tac au tac.

Il éclata de rire.

— Tu as raison, question idiote, reconnut-il. C'est bien agréable d'être de nouveau tranquilles, tu ne trouves pas ? Seulement nous deux ?

— Oui, c'est vrai.

— Même si ce n'est pas très gentil pour tante Jane et oncle Charles, ajouta-t-il en posant son livre sur ses genoux. C'était bien de les avoir avec nous.

— Bien sûr. Pareil pour tante Annemarie et oncle William le mois dernier, et pour père et mère et tous les Westcott à Hinsford et à Londres au printemps. C'était vraiment très agréable. Mais oui, Bert, tu as raison, se retrouver à présent seuls ici, au calme, à attendre l'automne et l'hiver fait beaucoup de bien. Je pense que nous sommes des cas désespérés.

— Pas des ermites, mais presque.

Bertrand sourit, hésita à continuer.

— T'arrive-t-il de te sentir abîmée par la vie, Stell ?

Oh ! Pourquoi posait-il cette question ? Elle était en suspens entre eux depuis de nombreuses années, mais jamais ils n'avaient eu le courage de la poser. Jusqu'à aujourd'hui. Voilà qu'elle tombait du ciel. Avec la pluie, peut-être...

— Abîmée par notre éducation ?

De quoi aurait-il pu parler d'autre ? Estelle réfléchit à sa réponse. Il y eut un long silence, puis elle regarda son frère.

— Non, pas abîmée. Ce n'est pas le mot qui convient. Influencée, plutôt. Évidemment. Tous les adultes sont influencés par leur enfance et leur jeunesse. Il ne peut en être autrement. Pour certains, ces années sont difficiles. En fait, je pense qu'elles le sont pour tout le monde, à des degrés divers. Une enfance parfaite, idyllique, cela n'existe pas. Et si cela existait, cela préparerait fort mal à l'âge adulte. Mais... une enfance difficile n'abîme pas forcément. Au contraire. Elle peut forger le caractère, développer l'empathie et même la sagesse. Et le courage.

— Maman s'est pris les pieds dans sa robe de chambre et a essayé de se rattraper en posant une main derrière elle, contre la fenêtre qui, hélas, avait été ouverte par papa quelques instants plus tôt.

Et elle s'était tuée en tombant. C'était arrivé dans cette maison même. Elle était tombée par la fenêtre de leur ancienne nursery, très tôt un matin, tandis que leur père les berçait pour les rendormir car ils faisaient leurs dents.

— Cela n'aurait jamais dû arriver, ajouta Bertrand.

— Mais c'est arrivé, dit-elle. J'aimerais me souvenir d'elle. Elle s'est occupée de nous pendant presque un an, nous a tenus dans ses bras, nous a nourris, a ri et joué avec nous. Pourquoi ne se souvient-on pas de tout dès l'instant de notre naissance ?

— As-tu pardonné à notre père ? demanda Bertrand. Je veux dire, vraiment pardonné.

— À papa ?

C'était ainsi que l'appelait de plus en plus souvent Bertrand. Même si, parfois, il continuait à dire « père ».

— Oui, Bert. Je lui ai pardonné. D'avoir ouvert cette fenêtre, bien sûr. Il ne pouvait pas prévoir... C'était un accident. Mais pour le reste aussi. Il ne peut pas revenir en arrière et changer les seize ans qui ont suivi la mort de maman. Même si je pense qu'il le ferait s'il le pouvait. C'est toujours le problème dans la vie, tu ne penses pas ? On ne peut pas remonter le temps, ne serait-ce que d'un jour ou d'une heure, pour changer ce que nous avons dit ou fait, ou omis de dire ou de faire. Et c'est la même chose pour les conséquences de nos actes ou de nos paroles. Je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si tante Jane et oncle Charles n'étaient pas venus s'installer ici et ne s'étaient pas chargés de notre éducation – tâche qu'ils peuvent se flatter d'avoir réussie. Chaque fois que papa nous rendait visite, il a forcément constaté qu'on s'occupait bien de nous, que nous avions des parents de substitution, et même des cousins plus âgés en guise de frères et sœurs. Et nous ne nous sommes jamais plaints. Nous ne lui parlions même pas, sauf quand il nous adressait la parole. Il a dû se sentir de trop. Sentir qu'il avait échoué. Sans doute a-t-il fini par se convaincre – il nous l'a dit – que nous étions beaucoup mieux sans lui.

— Il avait tort, dit Bertrand.

— C'est vrai, en convint-elle. Il aurait dû s'en douter, bien sûr. Mais il ne peut pas faire machine arrière. Et nous non plus. Je me demande parfois ce qui serait arrivé si, lors d'une de ses visites, nous nous étions jetés dans ses bras en l'implorant de rester ou de nous emmener. Mais nous

ne l'avons jamais fait. On nous avait appris à nous tenir tranquilles et à nous taire. Et nous doutions de son amour. Nous ne saurons jamais ce qui aurait pu se passer. Remonter le temps est impossible.

— En effet.

— Mais notre enfance a été... plutôt triste, finalement, tu ne trouves pas, Bert ? Malgré tout, nous avons eu beaucoup de chance d'avoir un oncle et une tante disposés à sacrifier plusieurs années de leur vie, et même à renoncer à leur propre maison pour venir s'installer ici, rien que pour nous. Et ils nous aimaient, même s'ils n'étaient pas très affectueux, ni démonstratifs. Je pense que maman nous serrait beaucoup dans ses bras. Papa aussi, probablement, pendant cette première année. C'est lui qui était en train de nous bercer pour nous endormir, après tout. Il n'avait pratiquement pas dormi de la nuit parce que notre nurse était épuisée et qu'il l'avait envoyée se coucher. Oh, si seulement on pouvait se souvenir ! Bien sûr que je lui ai pardonné, Bert. Et je ne me sens pas abîmée. Seulement différente, peut-être, de ce que j'aurais pu être. Mais considérer les choses de la sorte, c'est idiot. Nous sommes tous différents de ce que nous aurions pu être si ceci ou cela avait été différent. La vie n'est qu'incertitude. Ce qui compte, c'est la façon dont nous la menons au jour le jour.

— Tu n'es pas abîmée, donc, dit-il. Malgré cela, Stell, à vingt-cinq ans, bientôt vingt-six, tu n'es toujours pas mariée. Pourtant, tu es aristocrate, riche, belle, tu rayannes de charme et de vitalité en

société, et tu as eu tant de demandes en mariage que je ne les compte plus.

Il exagérait. Beaucoup. La plupart du temps, elle parvenait à calmer l'enthousiasme de ces messieurs avant qu'il aboutisse à une demande officielle.

— Toi aussi, tu as vingt-cinq ans, presque vingt-six, dit-elle. Quoique, tu auras toujours vingt minutes de moins que moi. Tu es aristocrate, riche et beau. En société, ta gentillesse et ton charme sont irrésistibles. Pourtant, tu n'es pas marié non plus. Et à moins que tu ne m'aies fait des cachotteries, tu n'as jamais demandé personne en mariage.

Il referma son livre et le posa sur le guéridon, à côté de son fauteuil.

— Pour moi, c'est différent. Je suis un homme. Car il y a une différence, Stell, même si je te vois te hérissier, prête à te lancer dans une tirade sur l'injustice de tout cela.

— Et tu crois que je suis toujours célibataire parce que je suis *abîmée* ?

À son tour, elle referma son livre, non sans en avoir marqué la page, et le glissa entre elle et le rebord de la fenêtre.

— J'y ai pensé. Veux-tu vraiment te marier, Stell ?

Elle croisa les bras et regarda dehors. La pluie ne faiblissait pas et malmenait les fleurs des parterres.

— Aurais-tu peur que je ne sois encore ici, vieille fille pas commode, source de conflits permanents, le jour où tu installeras ton épouse à Elm Court ? demanda-t-elle en lui souriant.

Il sourit en retour.

— Je t'expédierai à Redcliffe. Tu t'occuperas de notre père et de notre belle-mère dans leurs vieux jours.

Elle éclata de rire.

— Les pauvres. Et pauvre de moi. Bien sûr que je veux me marier. Mais avant que tu me poses la question, j'ignore quand, et surtout avec qui. Je ne l'ai toujours pas rencontré.

— Ou bien tu l'as rencontré, mais tu ne le sais pas encore.

Estelle réfléchit un moment.

— Peut-être, reconnut-elle. Mais quand je pense aux hommes de mon entourage – aux célibataires, bien sûr –, je n'en vois aucun que je serais susceptible d'épouser. Je n'ai aucun reproche à leur faire, note bien. Certains d'entre eux sont même très sympathiques et feraient d'excellents époux. Mais...

Sans savoir pourquoi, elle pensa au cavalier sombre et austère qui était entré et sorti de sa vie, la veille, passant près d'elle sans un mot alors que son molosse aurait pu la mettre en pièces s'il était arrivé ne serait-ce que quelques instants plus tard. Elle faillit éclater de rire. Mais Bertrand aurait voulu savoir pourquoi, et elle ne lui avait pas parlé de l'incident. Il aurait été capable de lui interdire de quitter la propriété sans la protection d'un homme, cela aurait tourné à la dispute, elle l'aurait accusé de parler comme tante Jane, il lui aurait reproché de ne jamais suivre ses conseils uniquement parce qu'elle trouvait tante Jane barbante, ce qui aurait été vraiment injuste car elle adorait leur tante.

— Mais ? répéta-t-il pour l'encourager à continuer. Quelle sorte d'homme cherches-tu, Stell ?

Elle regarda les nuages avec une petite moue.

— Alors, voyons... Je cherche l'homme de mes rêves. Pas trop grand, ni brun ni beau, parce que ce serait toi. Comme frère, je t'adore, Bert. Mais chez un mari, je recherche quelque chose de très différent.

— Petit, blond et laid, donc ?

— En fait, je ne peux pas dire qu'un type physique m'attire plus qu'un autre. Mais il faudrait qu'il soit... séduisant. Le problème, c'est que c'est un mot difficile à définir. En dehors de son apparence, qu'est-ce qui rend un homme séduisant ? Voyons voir... Un comportement ouvert et agréable, je crois. Des yeux rieurs, bleus de préférence. Oui, absolument, bleus. De bonnes dents, blanches si possible. Des manières douces. Mais avec des principes bien ancrés, et le courage de s'y tenir. Du charme. Bon avec ses semblables. Solidaire. Intelligent et cultivé. Avec le sens de l'humour. Qui respecte les femmes en tant qu'individus.

— Capable de passion ? suggéra Bertrand quand elle s'interrompit, à court de critères.

Elle réfléchit et, une nouvelle fois, pensa à cet homme qui lui avait semblé être la froideur incarnée. Elle frissonna, serra davantage ses bras croisés.

— Et capable de passion, approuva-t-elle. D'engagement et de fidélité. Pas de « bonnes amies » pour l'homme de mes rêves.

— Statut social ? Fortune ? Terres ?

— Je serais tentée de dire que cela n'a aucune importance. Mais il faut voir le côté pratique de la chose. Vivre d'amour et d'eau fraîche relève trop du fantasme pour être possible. Mon mari ne sera pas forcément aristocrate, mais devra être bien né et cultivé. Sinon, nous aurions si peu en commun qu'une fois le feu de la passion éteint notre mariage ne serait plus qu'une coquille vide. Nul besoin qu'il soit richissime ou vive dans un château, mais il devra être à l'abri du besoin. Je ne crois pas que je serais heureuse dans une mesure, à attendre qu'il me rapporte un lapin pour que je l'écorche et que je le cuise à la marmite avec du gruau et des légumes que j'aurai ramassés dans mon pauvre petit potager.

— Et tu vivrais dans la crainte perpétuelle qu'il ne soit pris pour braconnage et envoyé au bagne pour au moins sept ans, conclut Bertrand en riant.

— Pas du tout, dit-elle. Parce que, pour commencer, je ne l'aurais jamais épousé.

— Mais il faudrait que tu connaisses le feu de la passion ?

— Ce sont les mots que j'ai utilisés, n'est-ce pas ? Oui, je crois. Parce qu'il doit bien y avoir autre chose qu'une décision purement rationnelle derrière le choix d'un époux. Et cette chose, je ne sais pas ce que c'est. Pourquoi celui-ci me conviendra-t-il mieux qu'un autre ? Cette chose, je la reconnaitrai quand je la découvrirai. Si je la découvre. Mais il faudra que ce soit un homme au caractère et à la réputation irréprochables. Jamais je ne pourrais épouser un débauché, ni même un débauché repent.

— Comme notre père, murmura Bertrand.

Elle haussa les épaules, se tourna de nouveau vers la fenêtre.

— C'est vrai, tu as raison. Car c'était indéniablement un débauché, n'est-ce pas ? Pourtant, je l'aime de tout mon cœur. Et je suis certaine qu'à présent c'est le meilleur des maris. Mère et lui sont extrêmement heureux.

— En effet, reconnut Bertrand.

— Mais je ne suis pas notre belle-mère. Je ne pourrais pas faire ce qu'elle a fait. Je ne prendrais pas ce risque. Épouser un homme au passé douteux et être heureuse avec lui me serait impossible. Je veux quelqu'un qui soit...

— Parfait ? suggéra son frère lorsqu'elle s'interrompit.

Elle eut un petit rire et, d'un mouvement vif, posa les pieds par terre.

— Ce n'est quand même pas trop demander quand on a attendu si longtemps, non ? Quelqu'un de parfait ?

— Probablement pas. Mais cela explique peut-être pourquoi tu es encore célibataire à vingt-cinq ans.

— Et toi, alors ? Que recherches-tu chez une épouse ?

— Je ne cherche pas d'épouse.

— Mais le jour où tu chercheras ? Tu n'as pas l'intention de rester célibataire toute ta vie, j'espère ?

— Même si je le voulais, je ne pourrais pas me le permettre. Je dois assurer la succession. Je suis le seul fils de papa. Et il n'a qu'un frère. Or je ne crois pas qu'oncle André se mariera un jour.

— Oui, je suis de ton avis.

Elle aimait beaucoup son oncle, mais c'était un éternel adolescent, toujours de bonne humeur mais hélas joueur invétéré et convaincu que le pari suivant lui apporterait la fortune qu'il espérait pour ne plus jamais avoir de problèmes d'argent. En attendant, ses poches étaient presque toujours vides, et Estelle le soupçonnait d'être endetté en permanence.

— J'ignore quel genre de femme je chercherai, le jour où je m'y mettrai, dit Bertrand. Mais certainement pas une femme parfaite. Pour moi, ce genre de personne est synonyme d'ennui mortel.

— Donc, une femme imparfaite.

— C'est tout de suite beaucoup plus intéressant. Carrément irrésistible, même. Si tu la rencontres avant moi, il faudra me la présenter. Tu as l'intention de sonner pour le thé, ou dois-je m'en charger ?

— Je m'en occupe, dit-elle, joignant le geste à la parole.

Dit comme cela, effectivement, c'était un peu ennuyeux – *quelqu'un de parfait*. Mais la perfection excluait l'ennui, non ? Un homme ennuyeux ne pouvait être parfait, car il lui manquerait ce petit quelque chose qui le rendrait parfait. Oh, il fallait qu'elle arrête de penser à tout cela, car sa tête menaçait de se mettre à tourner.

Elle se rendit compte en sonnant qu'elle n'avait pas demandé à Bertrand si lui se sentait abîmé. Il lui semblait que oui, et qu'il en avait toujours été ainsi. Elle avait réussi à surmonter quelque chose, mais pas son jumeau. Aujourd'hui, elle aimait leur père sans réserve. Bertrand, lui, l'aimait, mais...

Enfin, elle avait l'impression qu'il y avait un « mais ».

Justin faisait quelques pas dehors. Il longea l'arrière de la maison parce que, devant, il avait eu la sensation d'être épié depuis les fenêtres du salon – un regard plein d'hostilité et de ressentiment. Comme si sa présence dehors empêchait Maria de sortir pour s'occuper de ses roses. Il l'avait invitée à se joindre à lui, mais elle avait refusé.

Elle était d'une raideur marmoréenne, pire encore que ce à quoi il s'était attendu. Il l'avait tout de suite reconnue, même après douze ans. De taille moyenne et d'une minceur qui frisait la maigreur, elle avait des cheveux blonds plus épais et plus brillants que lorsqu'elle était enfant. Son visage était un ovale parfait, avec un menton fin, de grands yeux bleus, et un teint de porcelaine. Elle était très belle, mais à la façon d'une statue de marbre plutôt que d'une femme de chair et d'os. À vingt ans, elle aurait dû déborder d'énergie, avoir la jeunesse insolente, être impatiente de vivre, de découvrir le monde, de sortir avec des gens de son âge, de tomber amoureuse. Elle était libre du fardeau qu'avait dû représenter sa mère, qu'elle avait soignée pendant cette terrible maladie, jusqu'à son dernier soupir. La fin de son année de deuil approchait.

Mais il n'avait pas remarqué la moindre étincelle de vitalité chez elle. Cela était-il dû à sa seule présence ? Il l'ignorait. Deux jours plus tôt, à son arrivée, elle n'avait manifesté aucune surprise, seulement un léger trouble quand la gouvernante l'avait annoncé et qu'il avait fait son entrée dans

le salon, d'un pas un peu plus conquérant qu'il ne l'aurait voulu – il était nerveux, lui. Mais elle s'était levée, s'était inclinée dans une profonde révérence et l'avait accueilli d'un seul mot :

— Brandon.

Sa dame de compagnie avait elle aussi fait la révérence.

— Maria ? avait-il demandé. Et mademoiselle Vane, je présume ?

Sa sœur n'avait pas répondu. L'autre avait confirmé d'un mouvement de tête qu'il ne s'était pas trompé.

Qu'avait-il dit ensuite ? Il n'en avait aucun souvenir. Rien qui ait beaucoup réchauffé l'atmosphère, en tout cas.

Le silence ne semblait pas gêner Maria. Relancer une conversation après un blanc ou rebondir sur un sujet qu'il aurait abordé n'était visiblement pas sa préoccupation première. Elle excellait dans l'art de la réponse monosyllabique, ne manifestait aucune curiosité pour ce frère qu'elle avait autrefois adoré et dont elle avait été privée pendant douze ans. Elle ne lui avait posé aucune question sur son voyage, ni sur les raisons de celui-ci, n'avait pas parlé de signaler son séjour aux domestiques afin qu'ils lui préparent une chambre et lui mettent un couvert à la table du dîner. Elle ne lui avait pas demandé combien de temps il comptait rester.

Il se demandait ce que sa mère avait pu lui dire à son sujet. Et ce que leur père lui avait dit, aussi.

En arrivant, il avait confié la garde de Major au garçon d'écurie. Le chien n'aimait pas qu'on le laisse ainsi, mais il obéissait aux ordres, tout

en manifestant clairement son désaccord. Oreilles tombantes, bajoues qui pendouillaient, regard malheureux, il avançait d'un pas lourd, en balançant la tête, tel un condamné marchant vers la potence. Mais Justin n'avait pas cédé.

Le reste de la journée, il s'était comporté en invité ou presque, demandant simplement qu'on lui indique sa chambre. C'est Mlle Vane qui s'était chargée de l'y conduire, après un regard silencieux en direction de Maria, et c'était encore elle qui lui avait indiqué l'heure à laquelle serait servi le dîner.

La veille, constatant que la courtoisie ne le menait nulle part avec Maria, il s'était clairement posé en maître des lieux. Il avait passé du temps avec la gouvernante, inspectant l'office et les différents celliers. Installé dans le bureau de celle-ci, il avait examiné le livre de comptes. Il n'avait pas d'intendant à Prospect Hall – son père n'en avait pas non plus –, la taille de la maison et la surface des terres ne justifiant pas cette dépense. Un fondé de pouvoir administrait pour lui, depuis son bureau londonien, ses propriétés les plus petites et lui faisait régulièrement parvenir des rapports détaillés. L'homme, honnête et efficace, avait travaillé pour le père de Justin pendant vingt ans avant de passer au service du jeune comte.

Une pluie torrentielle l'empêchant de sortir, il était resté dans le bureau de la gouvernante et y avait convoqué Mlle Vane. Il lui avait demandé si son poste de dame de compagnie lui convenait, elle qui était à l'origine employée comme gouvernante de Maria. Oui, avait-elle répondu, c'était

Maria elle-même qui lui avait demandé de rester quand la comtesse avait décidé qu'à dix-sept ans son éducation était terminée.

— Dix-sept ans seulement ? s'était étonné Justin.

— Sa mère, la comtesse, avait besoin d'elle, Monsieur, avait répondu Mlle Vane. Elle était malade, avait besoin d'une présence en permanence.

— Aucune des infirmières que j'ai envoyées ne convenait ? Elles n'étaient pas à la hauteur de leurs lettres de recommandation ?

— La comtesse n'était pas satisfaite. Elle préférait sa fille.

— Et vous ? Avez-vous aidé à la soigner, mademoiselle Vane ?

— Elle préférait que ce soit sa fille, Monsieur.

C'était une jeune femme sérieuse, très digne. Elle l'avait regardé en face en lui parlant, mais il avait eu le sentiment qu'elle préférait rester discrète, se contentant de réponses brèves, factuelles à toutes ses questions. C'était normal. Elle était son employée, devait protéger son gagne-pain. Et sans doute avait-elle beaucoup d'affection pour sa sœur.

— Donc, c'est Maria plutôt que la comtesse qui vous a persuadée de rester comme dame de compagnie, quand votre emploi de gouvernante a pris fin ?

— Oui, Monsieur. Elle a persuadé la comtesse qu'elle avait besoin de moi. Et elle a écrit à votre fondé de pouvoir à Londres pour lui demander la permission de me garder, dans la mesure où c'est vous, je crois, qui versez mon salaire.

— Soigner sa mère seule a dû être très dur pour elle.

— Oui, Monsieur. Mais c'est le rôle d'une fille.

Cela avait été dur pour Mlle Vane aussi, il n'en doutait pas. De toute évidence, c'était une aristocrate, presque certainement désargentée, ou son père l'était, tout au moins. Pour elle, cette situation devait être douloureuse. Mais on ne choisissait pas toujours, il était bien placé pour le savoir. Au moins avait-elle un emploi. Bien payé. Là aussi, il était bien placé pour le savoir.

— Êtes-vous prête à rester la dame de compagnie de ma sœur ? avait-il demandé. Même si cela implique que vous partiez vous installer à Everleigh Park ?

Elle avait hésité.

— Partir si loin de chez moi serait difficile, avait-elle répondu. Loin de chez mon père, je veux dire. Ma mère sort à peine de couches. Elle n'est plus très jeune. Quatre de mes frères et sœurs ont moins de dix ans. Je crois qu'elle a du mal à s'en sortir. Je... je préférerais ne pas partir si loin.

Elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Combien avait-elle de frères et sœurs, bon sang ? s'était demandé Justin. Et quel âge avait sa mère ? Heureusement, cela ne le regardait pas.

— Je comprends, avait-il répondu. Je ferai en sorte que vous soyez versés six mois de salaire lorsque vous nous quitterez, mademoiselle Vane. Et je vous remercie pour ce que vous avez fait pour ma sœur.

— C'est très généreux de votre part, Monsieur.